

CINE NOMINE ET THELMA FILMS
PRÉSENTENT

SOPHIE
MARCEAU

CHRISTOPHE
LAMBERT

L'HOMME DE CHEVET

PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL D'ANGOULÊME 2009

GRAND PRIX
MEILLEUR SCÉNARISTE
SOPADIN

LAURÉAT
FONDATION GROUPEAMA GAN
POUR LE CINÉMA

CREDITS NON CONTRACTUELS © CINE NOMINE ET THELMA FILMS (PHOTOS - ERIC CARO) DOCUMENT PROMOTIONNEL INTERDIT A LA VENTE

REZO FILMS

UN FILM DE ALAIN MONNE

CINE NOMINE ET THELMA FILMS
PRÉSENTENT

SOPHIE MARCEAU CHRISTOPHE LAMBERT

L'HOMME DE CHEVET

UN FILM DE ALAIN MONNE

MARGARITA ROSA DE FRANCISCO RODOLFO DE SOUZA LINNETT HERNANDEZ

D'APRÈS LE ROMAN DE ERIC HOLDER,
PARU AUX ÉDITIONS FLAMMARION



SORTIE LE 18 NOVEMBRE 2009

DURÉE 1H33 - VISA 116.428 - 2.35 - DOLBY SRD

DISTRIBUTION

REZO FILMS

29, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE
75009 PARIS

TÉL. : 01 42 46 96 10 / 12

FAX : 01 42 46 96 11

WWW.REZOFILMS.COM

PRESSE

ANDRÉ-PAUL RICCI - TONY ARNOUX

RACHEL BOUILLON

6, PLACE DE LA MADELEINE - 75008 PARIS

TÉL. : 01 49 53 04 20

FAX : 01 43 59 05 48

APRICCI@WANADOO.FR

MATÉRIEL PRESSE ET PUBLICITAIRE DISPONIBLE SUR WWW.REZOFILMS.COM

SYNOPSIS

Carthagène, Colombie, Léo, ancien boxeur à la dérive, est engagé pour prendre soin d'une jeune femme gravement accidentée. Leurs rapports vont d'abord être heurtés et agressifs avant de se transformer en une relation passionnelle.



ENTRETIEN AVEC ALAIN MONNE

Quand avez-vous découvert «L'homme de chevet» de Eric Holder ?

Alain Monne : En 1995. Eric Holder est un ami d'enfance. Nous allions au lycée ensemble. Et je lis tous ses romans. «L'homme de chevet» - rencontre d'un corps cassé sur une tête saine (Muriel) et d'une tête cassée sur un corps sain (Léo) - m'est tout de suite apparu comme une histoire d'amour très originale et remarquablement écrite. Je travaillais alors sur un film à Carthagène, en Colombie. La petite musique du livre me tournait dans la tête. Bref, je me trouvais sur ce qui est devenu le balcon de Muriel, lorsque j'ai eu l'intuition de réunir la trame de «L'Homme de chevet» et la Colombie. Cette histoire-là et ce pays.

Holder, lui, avait ancré son récit à Aix-en-Provence...

La Colombie offrait des lumières, des décors, des contrastes. Elle ramenait de la cinématographie dans un livre dont l'intimisme bannissait les paysages. Elle permettait un accès sensuel aux éléments extérieurs, vers lesquels Léo guide le spectateur dès qu'il sort de la chambre de Muriel, comme le rapport à l'eau. La Colombie conférait aussi aux protagonistes un statut d'exilés du bout du monde. Et surlignait en gras les lignes narratives - luxe/misère, vie posée dans l'appartement bourgeois/extérieur plein de menaces sourdes, confort/précarité. Je n'ai rien inventé : l'épisode de l'homme qui sort un bras de son tas d'ordures pour saisir la bouteille de whisky de Léo, m'est réellement arrivé alors qu'assis sur un banc, j'attendais l'heure d'un rendez-vous. De retour à Paris, j'ai appelé Eric Holder pour lui faire part de mon intention. Il l'a aussitôt approuvée.

Qu'est-ce qui vous attirait tant chez Muriel et Léo ?

Cette idée que chacun constituait, au fond, la chance de l'autre. Comme Lucia le dit à Léo : «Muriel était la plus indépendante et elle est devenue la plus dépendante. Elle était la plus libre, elle est maintenant la plus emprisonnée.» Lorsque Muriel, belle femme, cultivée et intelligente, voit Léo débarquer pour la première fois, elle comprend d'emblée qu'il représente à la fois sa perte et son salut. Elle sait qu'avec lui, les choses vont changer, et ça la rend curieuse. J'avais dit à Sophie, qui l'avait d'ailleurs parfaitement compris dès la lecture du script : «Le pire qui puisse arriver à Muriel, c'est de tomber amoureuse. Elle redoute par-dessus tout la présence obsédante de l'amour.» De son côté, quand le film commence, Léo, l'ancien boxeur, oscille au bord du gouffre. Chaque fois

qu'il se lève le matin, il se demande comment il va en finir. C'est un alcoolique qui ne boit que pour noyer sa peine. Muriel le libère de sa détestation de lui-même. Il peut à nouveau regarder autour de lui.

C'est-à-dire, par exemple, voir et coacher Lina, la boxeuse, un personnage qui n'existait pas dans le roman ?

Oui, car, d'une certaine façon, Lina porte en elle les démons de Léo. Léo souffre de l'absence d'un fils, peut-être fantasmé, qui aurait changé son existence. Ce fils n'est pas à ses côtés et c'est de sa faute. Lorsque Muriel lui ordonne de choisir un livre au hasard dans la bibliothèque, Léo bute comme par hasard sur le mot «fils». Il ne peut pas le prononcer. De même, lorsque Muriel, en l'engageant, l'interroge : «Vous êtes marié ? Vous avez un enfant ? », il met du temps à répondre. Elle poursuit : «Si vous aviez nettoyé un cul d'un bébé, vous auriez un début de formation», Léo reçoit la phrase comme un coup de fer rouge sur la peau.



Pourquoi avoir choisi Sophie Marceau et Christophe Lambert ?

La bonne question, me semble-t-il, est la suivante : aurais-je pensé à les associer s'ils n'avaient pas formé un couple dans la vie ? Je n'ai pas de réponse ferme. Ce que je sais, c'est que cela m'intéressait de travailler avec Sophie et Christophe dans des registres totalement nouveaux. Le scénario de L'HOMME DE CHEVET avait obtenu le prix de la Fondation Groupama Gan puis le Grand Prix du meilleur scénariste. À cette occasion, j'ai rencontré un ami cinéaste de Christophe. J'ai alors envoyé le scénario à Sophie et Christophe, quelque chose en moi me disait qu'ils accepteraient même si je connaissais les réticences de Sophie à ce qu'ils tournent ensemble. Sophie et Christophe ont donné leur accord très vite.

Vous faisiez face à un «vrai» couple. Est-ce un avantage ?

Je savais qu'il y avait entre eux une histoire d'amour magnifique. Et je soupçonnais que la caméra saisirait des regards et des moments de vérité.

De quelle façon, les acteurs se sont-ils préparés en amont ?

Nous avons longtemps évoqué le film et les personnages et nous partageons la même vision des choses. J'ai dit à Christophe : «Léo boit, mais ça ne se voit pas. Il anesthésie juste sa douleur.» Je l'ai incité à visionner HEAD ON de Fatih Akin pour se situer, non pas dans l'excès, mais explorer justement la piste contraire : la pudeur et la solitude de l'alcoolique. J'ai également présenté une jeune femme tétraplégique à Sophie. Elle a travaillé de son côté. Muriel est une femme de tête. La puissance de sa raison demeure sa seule alliée. Elle se sert de sa culture, de son humour et de son acuité intellectuelle pour lutter contre la montée de son amour pour Léo.

Cet amour explose dans la scène ou Léo vient se coucher auprès d'elle...

C'est un acte très fort d'aller se coucher dans le lit d'une femme sur laquelle on n'a aucun droit. Léo a conscience qu'il ne peut pas vivre sans Muriel. Bien sûr, il fait aussi preuve de perversité puisqu'il la pousse dans ses retranchements en la forçant à révéler qu'elle souffre de son absence.

Il la sort de sa chambre, l'emmène sur la terrasse et sollicite ses sens grâce à la boîte à parfums...

L'idée jaillit lorsqu'il fait boire une infusion à Muriel. Avant chaque gorgée, elle respire l'odeur des plantes infusées. Cette boîte à parfums symbolise le premier signe fort de son intérêt pour elle. Elle révèle aussi que Léo est capable de finesse.

Lucia n'apparaît-elle pas, au fond, comme le personnage le plus seul des trois ?

Lucia est une artiste qui avait tout pour réussir et qui a tout raté. Elle a aussi envie de séduire Léo mais elle s'avère incapable de faire le moindre mal à Muriel. Il y a certainement chez elle un petit côté saphique. Elle aime sincèrement son amie, qui remplit sa vie, et chez qui elle admire un courage et une force qu'elle ne possède pas. Lucia a sans doute plus besoin de Muriel que l'inverse.

Les nuances chromatiques semblent très importantes pour vous ?

J'ai voulu aller dans les extrêmes. Le noir, le rouge, le vert sont dévolus à Lina, qui est à la fois l'incarnation du diable et pour Léo, l'incarnation d'une vie passée périlleuse, dynamique et nerveuse. Le blanc et le bleu, teintes de la virginité, de la mort et de l'éternité reviennent à Muriel. C'est, au fond, pour ce thème de l'éternité que j'ai choisi d'adapter «L'homme de chevet». Au cinéma, l'explosion de la temporalité et la recherche de l'universalité m'intéressent. Il y a dans le film des images qui ressemblent au rêve imagé que je me faisais en l'écrivant comme le jardin botanique où Léo roule Muriel dans l'herbe, le bain de Muriel ou le ring de boxe. Certains les trouveront romantiques ou mièvres, je les assume complètement. Elles sont réalistes mais confinent presque à l'hallucination. Je m'y reconnais.

Vous avez également trouvé chacune des citations du film...

Rimbaud permettait d'opposer le texte sur la fertilité de la terre au corps desséché de Muriel, abandonnée après son accident par l'homme qu'elle aimait. Le sang apparaissait en parallèle dans le texte et à l'image. Mutis, en évoquant les dieux, et leurs fils qui nous guident, symbolisait la tragédie, la rencontre des destins, les personnages - marionnettes entre leurs mains. L'instant est cassé ici, je l'espère par l'obsession de Muriel : sortir de la maison. Quant au poème de Francis Ponge sur l'eau, symbole d'éternité, je l'ai toujours adoré. Il illustre à la fois l'amour de Muriel pour la littérature, la pesanteur à laquelle son corps est soumis et la métaphore de la disparition qui intervient à la fin du film.

Filmographie

Alain Monne a collaboré à plus d'une vingtaine de longs métrages auprès d'auteurs aussi divers que Claire Denis, Laetitia Masson, Sylvie Verheyde, Karim Dridi ou Marc Recha. Il signe avec L'HOMME DE CHEVET son premier long métrage.

ENTRETIEN AVEC SOPHIE MARCEAU

Qu'est-ce qui vous a séduite dans L'HOMME DE CHEVET ?

Sophie Marceau : Le scénario, même si je n'étais pas a priori très emballée par l'idée de le lire. Alain nous le destinait à Christophe et à moi. Et je me suis d'abord méfiée. Si je ne m'étais pas retrouvée coincée dans un avion, peut-être aurais-je mis un certain temps à l'ouvrir. Seulement voilà, il nous était adressé par un copain de Christophe. Dès que je l'ai entamé, je n'ai plus pu m'en détacher. Les larmes me montaient aux yeux. Je me planquais pour que personne ne me voie pleurer. Ensuite, il y a eu la rencontre avec Alain, si honnête intellectuellement et si posé. J'ai eu immédiatement envie de lui octroyer ma confiance. Moi, j'aime faire confiance aux gens.

Connaissiez-vous le roman de Eric Holder ?

Absolument pas. Mais je juge toujours intéressant de «sentir» la vision d'un réalisateur à la source. Lire le bouquin m'aurait plus troublée qu'autre chose. Maintenant que j'ai tourné le film, je le ferai peut-être.



Comment appréhendez-vous Muriel ?

C'est une femme de tête brisée dans sa chair. Je l'imaginai avant son accident comme une cavalière sur son cheval, la tête au vent. Je la sentais dans un tourbillon de vie, faite pour le rire, gracile, légère. Muriel n'a peur de rien. Elle a fait des études. Elle vient d'un milieu aisé. Et se retrouve soudain, clouée dans un lit. Son corps pèse, ce que dit très bien le texte final de Francis Ponge. La voici soudain lourde, terrienne. Elle se défend avec sa causticité, mais cette causticité provient de sa colère. Les malades ne prennent pas de gants. Ils disent souvent les choses de manière très directe et très provocatrice puisqu'il ne leur reste rien. Ils ne peuvent plus croiser les jambes élégamment. Ni marcher ou tourner sur eux-mêmes. Seuls demeurent... les mots d'esprit. J'éprouvais beaucoup de peine pour Muriel. Je ressentais une profonde tristesse, qui a finalement servi le personnage.

En quoi, votre travail préalable a-t-il consisté ?

La question de départ était la suivante : devons-nous être cliniquement «justes», sur les percussions, notamment ? Alain m'a tout de suite précisé qu'il ne tournait pas un documentaire hospitalier et que restituer l'esprit de l'infirmité suffirait. J'ai donc visionné pas mal de films sur différentes tétraplégies puisque chacun est tétraplégique «à sa façon», si j'ose dire. Et puis, j'ai rencontré une jeune femme. Je la trouvais belle, rigolote, insolente et surtout, douée d'une volonté de fer. Pendant plusieurs semaines, elle avait gardé la tête attachée à un poids pour la remettre en place sur sa colonne vertébrale. Aujourd'hui, elle réussit à marcher.

Muriel a sa tête, Léo son corps...

Oui, et c'est d'ailleurs toute la parabole du film. Léo a cassé sa tête. Il l'a bousillée à force de se prendre des coups de poings dans la gueule. Il s'est détruit, ce qui dénote sans doute une certaine faiblesse. Il a envie d'en finir. Muriel ressent probablement la même chose, bien que ce soit plus difficile pour elle de s'y résoudre. La souffrance physique ne lui fait pas peur. Et puis, elle a la littérature. Plus que se compléter, ces personnages sont réunis par un but identique : partir ensemble. Muriel sait qu'il va se passer quelque chose. Qu'est-ce que cet homme fiche là ? Il semble tellement incongru. Un homme qui vous lave... c'est extrêmement humiliant, tout de même. Mais elle a dépassé ce

stade. Elle voit dans cette rencontre l'occasion de reprendre un peu vie. Léo, de son côté, se dit qu'il y a plus malheureux que lui. Un fragile équilibre se crée donc entre les personnages.

D'autant qu'ils sont ailleurs...

Oui, dans un pays étranger et dans une langue qui n'est pas la leur. À Carthage, il y avait cette chaleur qui se plaquait contre vous. Cette sensualité bien présente. Ces fleurs, ces fruits, ces maisons ouvertes sur la mer...

Redoutiez-vous le regard qu'Alain porterait sur votre corps ?

Non. Et je ne l'ai jamais craint. Vous savez, au cinéma, j'ai uniquement un problème avec mon corps lorsqu'on me demande d'en jouer comme d'un objet sexuel. Ici, j'avais la certitude que rien ne serait «crade» puisque je sais Alain encore plus pudique que moi. Les scènes de percussions l'inquiétaient. Et je le comprends. C'est d'une telle violence... Il ne fallait pas non plus rendre le truc lyrique ou l'esthétiser. D'ailleurs il s'en est bien gardé. Le plus difficile, au fond, consistait à rester allongée toute la journée. Mon corps se tendait. J'avais mal partout. Bon, cela dit, il n'y a aucune «performance» physique dans le film. Ou, mettons que la seule performance revienne à ne pas bouger. Ne pas pouvoir se servir de son corps peut engendrer une frustration. Mais, c'est la loi du rôle. Et du film.

Pour vous, qui est Lucia ?

Un personnage absolument magnifique. Mais aussi le contraire de Muriel et Léo. Lucia fait preuve d'une grande lâcheté. Elle ne possède pas la volonté de Muriel. Et elle n'a abouti à rien. Dans une existence «normale», il me semble que Lucia se plaindrait tout le temps. Mais elle s'occupe de son amie, ça la rachète, en quelque sorte. Elle prouve qu'elle a une âme plus «fine» qu'on ne pouvait d'abord le penser. Lucia est heureusement là pour Muriel.

Le fait de former un vrai couple avec Christophe dans la vie vous a-t-il aidé sur le tournage ?

Être ensemble et partager le même projet ne présentent que des avantages. Le jeu d'acteur se trouve sans doute amplifié par notre relation. En même temps, la création d'un personnage est quelque chose d'assez solitaire et d'égoïste. On peut nouer des compromis dans la vie. Pas au cinéma, où c'est au fond chacun pour soi. On joue, on se regarde, on communique et la sauce prend ou

ne prend pas. Je connais Christophe en tant qu'acteur pour l'avoir dirigé, une fois. Mais dans L'HOMME DE CHEVET, j'étais uniquement sa partenaire, je devais donc être capable de me laisser surprendre. De répondre à l'inattendu.

Comment décririez-vous Alain ?

C'est un réalisateur pudique, je le répète. Et peut-être encore davantage avec les femmes qu'avec les hommes. Je le soupçonnais d'être moins à l'aise avec moi qu'avec Christophe... De toute façon, moi, je m'adapte. Le personnage me semblait parfaitement dessiné. Il n'y avait presque rien à trouver. Il fallait simplement se contenter d'être juste. Ah si ! J'aurais parfois pu être tentée d'essayer quelques variantes sur l'humour. Mais Alain avait un peu peur. Muriel reste donc un personnage sérieux. Cela dit, peut-être, avait-il raison d'épurer. C'est d'ailleurs aussi, de cette façon, qu'Alain et la monteuse ont trouvé la synthèse du film.

Quelle est votre explication de la dernière scène ?

Muriel et Léo décident d'en finir ensemble. Pour moi, L'HOMME DE CHEVET évoque la mort, bien qu'on ne la voie jamais à l'oeuvre. Cette fin onirique rejoint ce qu'est profondément Alain : quelqu'un qui se tient plus dans l'esprit que dans la réalité des choses. Il nous replonge ainsi dans l'harmonie, dans la lumière et dans l'espoir.



ENTRETIEN AVEC CHRISTOPHE LAMBERT

Comment avez-vous rencontré ce projet ?

Christophe Lambert : *Par une suite de coïncidences. Alain a croisé au cours d'un séminaire d'écriture un ami commun réalisateur. Cet ami m'a apporté les deux scénarios qu'Alain destinait à Sophie et moi. Je raconte l'histoire à Sophie et nous prenons l'avion pour nous rendre à New-York. Elle lit le script et finit en larmes. Le projet nous semblait tirer vers le côté positif de la vie. Quels que soient les paramètres mentaux ou physiques, l'amour y circulait.*

Le fait que vous formiez un «vrai» couple a-t-il joué ?

Je ne le crois pas du tout. Depuis LA DISPARUE DE DEAUVILLE, que je persiste et persisterai à appeler TRIVIAL, nous ne cherchons pas systématiquement à tourner ensemble. Sophie fait ses longs métrages. Moi, les miens. Bien sûr, ce que nous pouvons vivre en commun amène de la souplesse. Posséder une telle connaissance de l'actrice qu'on a en face de soi rend les choses plus douces. Ça pousse à se dépasser. À ne pas utiliser uniquement ce qu'on a et ce qu'on est. On espère être le meilleur possible. On ne veut pas décevoir la



personne qu'on aime. Mais, du coup, on marche sur un fil. Il ne faut pas que les comédiens que nous sommes basculent trop vite dans l'histoire d'amour. Alain me disait : «Ne regarde pas Sophie, comme ça, dès le début, car on perçoit tout de suite que tu éprouves des sentiments pour elle.» Moi, je peux céder assez vite à la facilité. Mais Alain veillait au grain. Il nous suggérait d'ailleurs plus de corrections, que de directions. Il portait littéralement le scénario en lui. Il savait tout des personnages, de leur dégaine, de leurs costumes et des couleurs du film.

Comment ressentiez-vous Léo ?

Comme un mec qui s'est laissé aller. Léo a connu la gloire. Mais aussi les grands poncifs qui l'accompagnent : les femmes et l'alcool. Léo n'avait pas, au fond de lui, la force mentale nécessaire pour résister. Il n'a pas trouvé non plus d'épaule sur laquelle s'appuyer. Il s'est enfoncé dans la destruction. Il a honte de demander de l'aide. Honte de sa déchéance. Muriel, qui ne peut cacher son infirmité, lui rend en quelque sorte sa dignité. Elle est alitée, n'a plus que sa jolie tête puisqu'elle est désormais incapable de compter sur son corps. Lui, c'est l'inverse. Mais, ensemble, ils ont une chance de s'en sortir. Lorsque Rodrigo, son ancien manager, lui fait remarquer : «c'est dur», il demande : «pour qui ?» Muriel qui menait une existence active, indépendante et excitante, a tout perdu, même si elle est encore vive, rapide, sarcastique. Léo est en train de foutre sa vie en l'air. Il comprend qu'il doit se secouer. Qu'il n'est plus question de se laisser égoïstement sombrer.

Cette prise de conscience le pousse, d'ailleurs, à venir en aide aux autres...

Grâce à Muriel, il retrouve des motivations. Et cela lui permet, par exemple, de regarder Lina, la petite boxeuse, qu'il sait avoir la capacité de faire gagner. Muriel prétend qu'il faut quatre personnes pour la porter ? Léo rétorque : «faites-moi confiance.» Autrement dit, donnez-moi une chance de vous prouver le contraire. Je préfère encore me tuer que de vous laisser tomber. Il est possible de se promener, d'admirer un coucher de soleil, de s'amuser. Muriel et Léo jouent. Lorsqu'il lui fait la surprise de l'emmener sur la terrasse pour ouvrir une boîte à parfums, elle doit payer pour voir. Oui, elle doit faire un effort pour avoir droit à la surprise. Et ça aiguise sa curiosité. La vie nous cadennasse tous dans des carcans et des inhibitions. L'alcool ou les paradis artificiels nous font

perdre le respect de nous-mêmes et des autres. Muriel a peur du regard des autres. Mais Léo se planque, lui aussi, dans sa petite chambre obscure pour descendre sa bouteille d'alcool.

Vous êtes-vous préparé physiquement à endosser ce rôle ?

Vingt ans se sont écoulés depuis la «grandeur» de Léo. Il est trop tard pour être Rocky, il n'en a plus la condition physique. Il suffisait donc que l'on sente les automatismes et les restes. Je me suis contenté de hanter quelques salles de boxe.

Aviez-vous lu le roman initial ?

Oui, et je l'ai trouvé extrêmement bien écrit. Mais Alain a aussi réussi un formidable travail d'adaptation. Délocaliser l'action à Carthagène me semble, par exemple, une «vraie» idée visuelle. Je connais bien l'Amérique du Sud et l'Amérique centrale. Est-ce que la misère y est plus douce qu'ailleurs ? Je l'ignore. Mais je n'ai jamais vu, dans la rue, quelqu'un qui n'avait pas le sourire. La dignité des Colombiens force le respect.

Le film s'attache à restituer des sensations, comme le sourire sur le visage de Muriel quand l'air marin vient lui caresser le visage...

C'est vrai, mais tout reste très pudique, à l'image d'Alain. Il ne tombe jamais dans le pathos, le romantisme surligné ou le mélodrame. À partir du moment où l'on se situe sur la bonne ligne, il ne va pas en rajouter. Muriel et Léo se trouvent. Ils n'ont que l'amour mental puisque l'amour physique leur est interdit. Cela n'empêche ni les regards, ni les caresses. Il émane donc du film une énorme tendresse. Il est touchant, sensible et drôle.

Muriel a un certain nombre d'exigences...

Bien sûr, puisqu'à part lire et regarder la télé – où les programmes n'ont pas l'air bien terribles, si je puis me permettre – elle n'a pas grand-chose. Alors, oui, sans doute que les repas deviennent importants pour quelqu'un qui ne peut plus rien ressentir. Muriel entend que les petits plaisirs qui lui restent touchent à la perfection.

La lecture lui permet de s'évader...

Oui, mais c'est Léo qui, en la forçant à sortir de la maison, lui apporte la véritable évasion. Il lui propose de mettre ses livres de côté et de rêver ensemble. De revoir la forêt, les gens, la mer... Muriel redoute de retourner dans la vraie vie. Ma mère s'occupait d'enfants mentalement déficients. Je me souviens... Je me souviens que le regard des autres dérange. Léo ne la considère pas comme quelqu'un de différent. Et puisque lui aussi est «handicapé», ils se retrouvent sur un pied d'égalité.

D'une façon plus large, êtes-vous en train de changer de registre ?

J'ai fait beaucoup de cinéma d'action et de genre. J'ai aujourd'hui envie de rôles construits et écrits comme ceux de L'HOMME DE CHEVET ou de WHITE MATERIAL, le prochain Claire Denis. Un bon scénario ne suffit pas à faire un bon film. La patte du metteur en scène compte aussi. J'essaie de faire plus attention à ça.



LES PRODUCTEURS

Pierre Forette et Thierry Wong (Cine Nomine)

Outre L'HOMME DE CHEVET d'Alain Monne, Pierre Forette et Thierry Wong terminent actuellement la production de deux longs métrages : BLACK BOX (titre provisoire) de Fabrice Genestal, un thriller financier, et JOSEPH ET LA FILLE de Xavier de Choudens, un film noir avec Jacques Dutronc et Hafsia Herzi (en coproduction avec Thelma Films). Cine Nomine a également produit LA SQUALE de Fabrice Genestal ou PRÉSIDENT de Lionel Delplanque avec Albert Dupontel.

Pierre Forette et Thierry Wong ont par ailleurs fondé les soficas Uni Étoile qui ont à ce jour investi dans près de 90 longs métrages français et européens.

Christine Gozlan (Thelma Films)

Après avoir collaboré à plus de 200 films de cinéma aux côtés d'Alain Sarde et de metteurs en scène tels que Godard, Tavernier, Sautet, Polanski, Kusturica..., Christine Gozlan a fondé Thelma Films en 2004. Avec L'HOMME DE CHEVET de Alain Monne, que suivront JOSEPH ET LA FILLE de Xavier de Choudens puis UN HOMME TRÈS RECHERCHÉ de Isabelle Mergault et LA CLÉ DES CHAMPS de Claude et Marie Nuridsany, Thelma Films a déjà produit 10 films dont le premier film de Jacques Fieschi LA CALIFORNIE et les derniers films de Danièle Thompson FAUTEUILS D'ORCHESTRE, LE CODE A CHANGÉ.



LISTE ARTISTIQUE

<i>Muriel</i>	<i>Sophie Marceau</i>
<i>Léo</i>	<i>Christophe Lambert</i>
<i>Lucia</i>	<i>Margarita Rosa de Francisco</i>
<i>Valdes</i>	<i>Rodolfo de Souza</i>
<i>Lina</i>	<i>Linnett Hernandez Valdes</i>

LISTE TECHNIQUE

<i>Un film de</i>	<i>Alain Monne</i>
<i>Scénario</i>	<i>Alain Monne et Nathalie Vailloud</i>
	<i>Lauréat du Grand Prix du Meilleur Scénariste - Sopadin</i>
<i>D'après le roman de</i>	<i>Eric Holder (éditions Flammarion)</i>
<i>Produit par</i>	<i>Pierre Forette - Thierry Wong - Christine Gozlan</i>
<i>Musique originale</i>	<i>Florencia Di Concilio</i>
<i>Image</i>	<i>Antoine Roch AFC</i>
<i>Son</i>	<i>Cesar Salazar - Corinne Rozenberg</i> <i>François Groult</i>
<i>Montage</i>	<i>Catherine Schwartz</i>
<i>Décors</i>	<i>Yann Mégard</i>
<i>1^{er} assistant réalisateur</i>	<i>Stéphane Reus</i>
<i>Costumes</i>	<i>Marine Chauveau</i>
<i>Production exécutive Colombie</i>	<i>Diogenes Guerra Miranda</i>
<i>Directeur de production</i>	<i>Murielle Thierrin</i>
<i>Une production</i>	<i>CINE NOMINE - THELMA FILMS</i>
<i>En coproduction avec</i>	<i>Arte France Cinéma</i>
<i>Avec la participation de</i>	<i>Canal+ / CinéCinéma / Arte</i> <i>et du Centre National de la Cinématographie</i>
<i>En association avec les soficas</i>	<i>Coficup 2 et Coficup 3 (des fonds Backup Films)</i> <i>Banque Populaire Images 9 - Cofimage 20</i>
<i>Avec le soutien de</i>	<i>la Fondation Groupama Gan pour le cinéma</i> <i>la Procirep et l'Angoa-Agicoa</i>
<i>Avec la participation de</i>	<i>BR Group</i>
<i>Ventes internationales</i>	<i>Goldcrest Independent</i>

